ensemble, et me fesant asseoir sur cette espèce de bateau, ils se mettaient à la nage et me poussaient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'était pas sans raison qu'ils craignaient quelque parti de guerriers; il n'y aurait point eu de quartier pour eux; ou ils auraient eu la tête cassée, ou bien on les aurait faits prisonniers, pour les brûler ensuite à petit feu, ou les jeter dans la chaudière. Rien de plus affreux que les guerres de nos Sauvages. Ce ne sont d'ordinaire que des partis de vingt, de trente ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne sont que de six ou de sept personnes, et ce sont les plus redoutables. Comme ils font consister toute leur habileté à surprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le soin qu'ils ont de se cacher, pour faire plus sûrement le coup qu'ils méditent; car nos guerriers ne se piquent point d'attaquer l'ennemi de front, et lorsqu'il est sur ses gardes: il faut pour cela qu'ils soient dix contre un; encore, dans ces occasions-là, chacun se défend-il d'avancer le premier. Leur méthode est de suivre leurs ennemis à la piste, et d'en tuer quelqu'un lorsqu'il est endormi, ou bien de se mettre en embuscade aux environs des Villages, et de casser la tête au premier qui sort, et de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ses compatriotes; et voici comme la chose se pratique.

Aussitôt qu'un de ces guerriers a tué son ennemi, il tire son couteau, il lui cerne la tête, et il en arrache la peau avec les cheveux, qu'il porte en triomphe dans son Village: il suspend, durant plusieurs jours, cette chevelure au haut de sa cabane, et alors tous ceux du Village viennent le féliciter de sa valeur,